

La psychanalyse comme dialogue

DU MÊME AUTEUR

- La psychanalyse refoule-t-elle le politique ?*, érès, 2019
- Trauma dans la civilisation. Terrorisme et guerre des identités*
(avec Christian Hoffmann), érès, 2018
- Le métier de psychanalyste* (avec Christiane Lacôte-Destribats
et Bernard Vandermersch), érès, 2016
- La psychanalyse comme éthique*, érès, 2012
- Dictionnaire de la psychanalyse* (sous sa direction,
avec Bernard Vandermersch), Larousse, 2009
- La jouissance, enjeux et paradoxes*, érès, 2007
- Dépression, la grande névrose contemporaine*, érès, 2006
- Clivage et modernité*, érès, 2003
- Éléments lacaniens pour une psychanalyse au quotidien*,
Éditions de l'Association freudienne internationale, 1994
- La psychanalyse, textes essentiels*, Larousse, 1993 ;
Larousse, Bordas, 1996

Roland Chemama

La psychanalyse comme dialogue

 **érés**
éditions

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2021
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-7020-3
Première édition © Éditions érès 2021
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Partagez vos lectures et suivez l'actualité des **éditions érès** sur les réseaux sociaux



Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

PRÉAMBULE.....	7
1. L'ANALYSTE EST-IL FORCÉMENT SILENCIEUX ?.....	13
Que demande l'analysant ?.....	13
Assumer le dialogue ?.....	15
2. DE QUOI S'AGIT-IL DANS LES ENTRETIENS PRÉLIMINAIRES ?.....	17
La psychanalyse est-elle réservée à une élite ?.....	17
Que prenons-nous en compte dans une demande d'analyse ?.....	19
3. QUELLE PLACE LES « FORMATIONS DE L'INCONSCIENT » ONT-ELLES DANS LE DIALOGUE ANALYTIQUE ?.....	21
Est-ce bien sérieux ?.....	22
Comment aborder le rêve ?.....	23
4. QU'EN EST-IL DU TRANSFERT ?.....	27
Le transfert se définit-il comme résistance ?.....	27
Une autre approche du transfert ?.....	30

LA PSYCHANALYSE COMME DIALOGUE

5. L'ANALYSTE DOIT-IL CONSERVER	
SON AUTORITÉ ?	33
Que penser de « l'analyse mutuelle » ?	33
Une névrose produite par le transfert ?	35
6. QUELLE EST NOTRE RESPONSABILITÉ	
DANS LA CURE ?	37
Que peut-on appeler névroses de transfert ?	37
Une soumission à l'écoute de l'autre ?	39
7. QUE PEUT-ON INTERROGER	
DU CÔTÉ DE L'ANALYSTE LUI-MÊME ?	43
Y a-t-il une particularité de l'analyse didactique ?	44
Comment concevoir les processus psychiques de l'analyste ?	46
8. QU'EN EST-IL DU SYMPTÔME ?	49
Un signifiant refoulé ou un réel hors-sens ?	50
Une clinique du style ?	51
9. COMMENT LE NÉVROSÉ CONTEMPORAIN SOUTIENT-IL LE DIALOGUE ANALYTIQUE ?	53
Comment aborder la clinique contemporaine ?	54
Qu'en est-il de la dépression ?	56
10. QUELLE PLACE A LA PERVERSION	
DANS LE MONDE CONTEMPORAIN ?	59
Qu'est-ce que Lacan disait de la perversion ?	60
La perversion constitue-t-elle un fait anthropologique ?	62
11. BOUCHER LE TROU OÙ S'ORIGINE LE DÉSIR ?	65
Faire jouir l'autre ?	66
Comment concevoir la père-version ?	69
12. POURQUOI CES PARADOXES ?	73
Un autre menaçant et salvateur ?	73
Que peut-on appeler perversion ordinaire ?	75

TABLE DES MATIÈRES

13. APPRENDRE À DIALOGUER ?	79
Comment penser le manque ?	79
Notre monde est-il immonde ?	82
14. QU'EST-CE QUE NOTRE FAÇON DE DIRE INDUIT DANS LA CLINIQUE ?	85
De quoi procède le désir ?	85
Le sujet dépressif est-il dans le vrai ?	87
Et l'objet <i>a</i> ?	88
15. UNE APPROCHE SUBJECTIVE ?	91
Qu'est-ce que l'énonciation, côté psychanalyste ?	91
Quelle vérité pour l'analysant ?	93
16. LIRE OU RELIRE PIERRE CLASTRES ?	97
Des sociétés sans État ?	98
Des sociétés contre l'État ?	100
17. UN ANARCHISME DIFFUS DANS LE SOCIAL ?	103
Un autre monde possible ?	103
Qui est contre l'État ?	106
18. RÉCUSATION DE L'ÉTAT OU CHANGEMENT DE PARADIGME ?	109
Que peut éclairer l'idée d'une récusation ?	109
Un changement de paradigme ?	112
19. QU'AVONS-NOUS FAIT AU TEMPS DU CONFINEMENT ?	115
Qu'avons-nous appris sur la cure psychanalytique ?	116
Des « freudaines » ?	118
20. QUELLE PLACE A LE REGARD DANS LA PRATIQUE ANALYTIQUE ?	121
Pourquoi Freud ne supportait-il pas les séances en face-à-face ?	122
Que nous ont appris les séances au téléphone ?	125

LA PSYCHANALYSE COMME DIALOGUE

21. Y A-T-IL UN BON USAGE DE LA VOIX	
ET DU REGARD ?	127
Hausser le ton ?	128
Comment concevoir une absence dans la présence ?	131
22. UNE POLITIQUE DE LA PSYCHANALYSE ?	135
Faut-il réglementer la psychanalyse ?	136
Que peut-on attendre du témoignage des analystes ?	138
23. QU'ATTENDONS-NOUS ?	143
Dialoguer, pour une fois ?	143
Que faire de nos différends ?	146
POST-SCRIPTUM I	149
POST-SCRIPTUM II	155

Préambule

La psychanalyse fait-elle l'objet, aujourd'hui, d'un rejet particulier ? On pourrait le penser, en lisant des textes très polémiques, qui présentent les psychanalystes comme des charlatans, et qui demandent leur exclusion des cours de justice, des lieux de soin, ainsi que de l'université. On choisira cependant ici de ne pas adopter la position de la victime, si valorisée actuellement. En fait de nombreux conflits parcourent aujourd'hui la société tout entière. Ces conflits se sont généralisés, tant au niveau politique qu'au niveau sociétal, et cette généralisation des conflits, qui a sans doute des causes nombreuses, accompagne le développement d'un individualisme qui envahit notre civilisation, et sépare chacun de ce que pourrait lui apporter la collectivité.

Les psychanalystes ne sont pas victimes d'un rejet particulier. En revanche, ils perçoivent bien, dans les cures qu'ils conduisent, les effets délétères de la promotion d'un individualisme exacerbé et des conflits souvent infantilisants qui l'accompagnent. On peut noter, à cet égard, qu'un des premiers effets thérapeutiques que ressentent ceux qui commencent une psychanalyse est souvent lié à la possibilité de parler sans risque de se faire attaquer. En bref, la configuration actuelle rend plus que jamais nécessaire le rétablissement du dialogue, partout où celui-ci est possible. Le dialogue, en ce sens, c'est ce qui objecte de la façon la plus

forte à toute parole qui s'organise en accentuant les antagonismes. D'où l'importance de recentrer sur cette notion de dialogue la définition même de la psychanalyse.

Reconnaissons cependant que les psychanalystes en viennent souvent, eux aussi, à participer au mouvement conflictuel général, que ce soit entre eux ou dans leur rapport à l'extérieur. Reconnaissons aussi qu'il est parfois difficile de toujours privilégier le dialogue, notamment lorsque nous faisons l'objet d'attaques de mauvaise foi. Mais il serait mieux d'en maintenir au moins le projet.

Dans cette perspective, d'ailleurs, la plupart des critiques qui sont dirigées contre la psychanalyse peuvent être prises comme des arguments à discuter, et donner ainsi l'occasion de revenir sur des points que nous n'avons aucune raison de considérer comme acquis. Cette position, qui favoriserait les échanges, n'aurait-elle pas alors en même temps une véritable valeur euristique ? On peut au moins l'espérer.

Ajoutons, concernant cette façon de faire, qu'elle engage sans doute, non seulement la position que nous prenons dans le social, mais la façon dont nous conduisons les cures que nous menons, puisque le psychanalyste n'est pas pour rien, le plus souvent, dans certaines tensions, ou même certains conflits, qui empêchent celles-ci de se dérouler de la façon la meilleure. C'est ce que l'on peut reprocher, par exemple, à la pratique de « l'analyse des résistances », dont nous aurons à reprendre l'examen critique. Mais au-delà de cette question particulière, nous aurons à interroger la position de l'analyste dans la cure et tout ce qui, dans celle-ci, pourrait entraver la parole de l'analysant. La question de la conduite de la cure constituera ainsi un des thèmes essentiels de ce livre.

Les psychanalystes mettent souvent en relief, parmi les éléments qui rendent la cure plus difficile, la tendance fréquente, chez un analysant, à plus se soucier d'être aimé par son analyste que de s'appuyer sur la cure pour avancer dans son questionnement. Que penser de cela ? On peut reconnaître que le psychanalyste n'a pas à entrer dans le jeu

de séduction par lequel certains patients, en tentant d'établir une complicité avec leur thérapeute, le chassent en fait de la place tout à fait particulière où il doit être pour pouvoir les aider. Mais le refus de la connivence ne devrait pas apparaître comme un rejet de l'analysant¹, ou de quoi que ce soit qui indisposerait chez lui. Comment, autrement, maintenir le dialogue ?

Les psychanalystes insistent aussi fréquemment sur l'idée qu'il n'y a pas à se situer, par rapport à un analysant, dans une position symétrique, une position « duelle ». On verra quel sens donner à cette recommandation, qui situe nécessairement l'analyste dans le champ de l'Autre, un Autre qui ne se confond pas avec les partenaires habituels de l'amour, de la rivalité, de l'agressivité.

Faisons une parenthèse. Ce livre n'est pas conçu comme un énième examen des thèses des psychanalystes qui ont forgé notre théorie. J'essaierai donc d'y suivre mon chemin, sans me préoccuper de savoir s'il est conforme à la doxa. Sacrifions néanmoins ici à cette démarche, afin d'éviter, au début de ce livre, et autant que faire se peut, tout malentendu.

C'est parce que l'analysant est confronté, à travers son analyste, à ce qui a représenté pour lui, dans son histoire, une altérité radicale, celle notamment du discours qui l'a déterminé, que Lacan, après avoir décrit l'analyse comme intersubjectivité, a renoncé à cette approche. C'est sans doute aussi pour cela que certains lacaniens en viennent à récuser le terme même de dialogue, comme si celui-ci rabat-tait l'analyse sur une dimension duelle. Lacan cependant a pu dire, dans son « Intervention sur le transfert² », que dans

1. Pour le lecteur qui ne serait pas familier des textes psychanalytiques d'inspiration lacanienne, rappelons que nous employons « analysant » plutôt que patient, afin de souligner le rôle actif de celui qui demande une cure psychanalytique et s'engage vraiment dans le « travail » que celle-ci suppose.

2. J. Lacan, « Intervention sur le transfert », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

la cure, « la seule présence du psychanalyste apporte, avant toute intervention, la dimension du dialogue ». C'est essentiel parce que cela lui permet de dire que la psychanalyse est « irréductible à toute psychologie considérée comme une objectivation de certaines propriétés de l'individu ».

Je pense par ailleurs que le maintien, dans la psychanalyse, de la dimension d'altérité nécessaire à la cure ne devrait pas être pris comme une façon de s'assurer un pouvoir. C'est précisément – si on me permet ici une remarque plus personnelle – pour bien faire entendre que je ne fais pas la confusion entre la position d'Autre dans la cure et la position d'autorité que je ne m'enferme plus, dans les livres que j'écris depuis quelques années, dans la forme rhétorique du pluriel qui, dans la langue « soutenue » (ou scolaire) remplace la première personne du singulier. L'usage de la première personne du pluriel est supposé introduire une dimension de modestie. Mais comment ne pas voir qu'elle évoque en même temps ce qu'on appelle, par ailleurs, le « pluriel de majesté » ?

Je peux bien, quant à moi, faire du « nous » le sujet de telle ou telle phrase, mais c'est généralement parce que ce dont je parle en employant cette forme verbale est le fait de plusieurs personnes qui partagent, par exemple, une même façon de concevoir la psychanalyse³. Ainsi le « nous »

3. Je m'autoriserai ici une autre remarque personnelle. C'est que, sans avoir fait jusqu'ici du dialogue le thème d'aucun de mes livres, je leur ai souvent donné, de diverses façons, une forme dialoguée. Celle-ci était particulièrement nette dans *Clivage et modernité* (érès, 2003), où un analyste se voyait questionné par un « honnête homme ». Dans le livre qui a suivi, *Dépression, la grande névrose contemporaine* (érès, 2006), j'ai adopté la forme d'une série de lettres que l'analyste en question écrivait à celui qui était censé avoir dialogué avec lui dans le premier ouvrage. *La jouissance, enjeux et paradoxes* (érès, 2007) se présentait comme une série de conférences où le conférencier se montrait attentif aux réactions de son auditoire. *Le métier de psychanalyste* (érès, 2012) était le produit d'un dialogue réel avec deux psychanalystes, Bernard Vandermersch et Christiane Lacôte-Destribats, avec qui je travaille régulièrement. *Correspondência psicanalítica : Como poderíamos conceber atualmente a formação psicanalítica ?* (éditions de l'université fédérale

renvoie plutôt à ce qui s'est sédimenté, pour moi, à partir de dialogues menés avec quelques-uns de mes collègues, et il témoignera de la tentative de donner forme à une recherche commune.

Peut-être est-il utile, avant de terminer ce préambule, d'annoncer le fil que je vais y suivre. Je vais en effet aborder des points qui pourront paraître nombreux et divers, mais l'enchaînement des questions que je vais poser reste, je l'espère, assez apparent. Je vais en effet partir de la cure psychanalytique, de la façon dont elle fonctionne ou devrait fonctionner. Cela me conduira à quelques chapitres cliniques. Il ne serait pas concevable, en effet, de définir le dialogue analytique sans prendre en compte celui qui vient nous parler, cela d'autant plus qu'on a pu dire que le patient d'aujourd'hui n'est pas le patient d'hier. Le questionnement sur la clinique contemporaine introduira alors à un examen de quelques concepts, qui me fera dialoguer moi-même avec quelques collègues. Je ne négligerai pas l'actualité de notre pratique : durant le temps de l'écriture de ce livre, la pandémie de la Covid-19 nous a forcés à modifier le cadre où nous pouvions soutenir le dialogue analytique, et cela a été riche en enseignements. Le livre envisage enfin quelques problèmes relatifs aux institutions d'analystes puisque c'est d'abord là, concrètement, que s'organise le dialogue que nous menons avec nos collègues.

Une toute dernière question : ce livre qui porte sur le dialogue analytique, qui peut-il vraiment intéresser ? Ne risque-t-il pas de paraître écrit à usage « interne », dans une adresse aux seuls analystes, et cela d'autant plus, précisément,

de Rio Grande, au Brésil, Rio Grande, 2015) a été écrit directement en portugais sur la suggestion de Marilande Martins Abreu, psychanalyste et professeure d'anthropologie à l'Université fédérale de São Luis du Maranhão, et dans un dialogue avec elle. *Trauma dans la civilisation* (érès, 2018) était écrit en collaboration avec Christian Hoffmann. Enfin, dans *La psychanalyse refoule-t-elle le politique ?* (érès, 2019), comme dans cet ouvrage lui-même, les titres de tous les chapitres et les sous-chapitres ont forme de questions, ce qui est assez dire qu'ils engagent du côté du débat plus que de l'affirmation péremptoire.

que je le terminerai en parlant des associations d'analystes ? Je pense que non, parce qu'il s'agit ici de renverser la démarche à laquelle nous nous étions accoutumés, celle qui, de façon à peine paradoxale, a pu entraîner une perte de l'intérêt que la psychanalyse a longtemps suscité. C'est sans doute notre propension à juger de tout qui a fait qu'on s'est parfois détourné de ce que nous pouvions dire. Il s'agit ici d'abandonner cette position de surplomb et de nous exposer nous-mêmes en acceptant de nous laisser interroger par ceux avec qui nous souhaitons dialoguer.

1

L'analyste est-il forcément silencieux ?

L'idée que la psychanalyse – la cure psychanalytique – est un dialogue peut sans doute apparaître, dans la conscience commune, comme un paradoxe. On insiste plutôt, en général, sur la dissymétrie d'une pratique où, dit-on, l'analyste reste le plus souvent silencieux. Il ne répondrait ni aux questions ni aux demandes de l'analysant, et ses paroles, rares, interviendraient seulement dans les moments où il pourrait formuler une interprétation qu'il jugerait, lui-même, assez assurée pour pouvoir la risquer. Commençons alors par reconnaître qu'une telle représentation de notre pratique s'appuie sur une certaine réalité. Il faudra cependant rendre compte de ce qui constitue, non un refus de parler, mais une organisation différente de la parole.

QUE DEMANDE L'ANALYSANT ?

Si une personne en difficulté fait appel à nous, ce n'est pas – il est peut-être utile de le dire – pour entendre de notre bouche les encouragements ou même les explications que son entourage pourrait lui prodiguer. Ceux-ci sont en effet

généralement bien conventionnels, et chacun, au fond, le sait bien. Chacun sait que la plupart du temps ce type de dialogue a quelque chose de peu authentique : l'interlocuteur essaie de dire ce qui est attendu de lui plutôt que de se poser vraiment la question de ce qu'il pourrait faire pour aider celui qui lui parle. Dès lors les conseils, par exemple, qu'il se met à prodiguer, apparaissent vite comme peu consistants. Son discours tout entier serait vécu comme un discours vide, si l'amitié, par exemple, n'amenait pas assez souvent à s'en contenter. Soyez un peu attentifs : vous verrez facilement que le plus souvent celui devant qui un sujet va témoigner de son embarras pensera surtout à l'assurer que pour lui c'est tout pareil, et enchaînera sur ses malheurs propres.

Si l'analyste en restait, alors, à ce type de communication, il n'apporterait rien à la personne qui vient le consulter. On peut même dire qu'il boucherait toute possibilité d'en venir plus tard à des interventions plus éclairantes. Sa parole serait banalisée et dévalorisée. On comprend, en ce sens, qu'il y réfléchisse à deux fois avant de se situer à ce niveau.

À quoi s'articulerait, d'ailleurs, une intervention trop rapide ? Elle ne pourrait pas, on s'en doute, éclairer une parole, celle de l'analysant, que l'analyste n'aurait pas écoutée assez longtemps pour y entendre les résonances qui importent, celles qui procèdent de l'inconscient. Dès lors, ce qu'il pourrait dire ne pourrait procéder que de sa propre subjectivité, de son « bon sens » ou de ses préjugés, ou encore de l'idéologie par laquelle, comme chacun, il est traversé.

La demande de l'analysant, d'ailleurs, est-elle si claire ? Il peut demander à moins souffrir ; mais ne trouve-t-il pas en même temps, dans la situation pénible où il s'est mis, une justification de ses plaintes ? Il décrit un état où il ne peut rien changer ; mais ne s'agit-il pas pour lui, précisément, de se conforter dans sa passivité ? Et même dans les cas où il fait apparemment appel à nous de la façon la plus nette, lorsqu'il s'interroge, par exemple, sur ce qui fait que dans chacune de ses tentatives amoureuses il s'est trouvé rejeté, ne serait-ce

pas un préjugé de notre part d'oublier que parfois le sujet ne désire rien tant, inconsciemment, que de se faire rejeter ?

Vaut-il donc mieux différer, aussi longtemps que possible, toute parole ? De fait toute réponse trop rapide pourrait être prise comme un conseil, l'analysant ne le suivrait généralement pas, et il pourrait même plus tard reprocher à son analyste de le lui avoir donné. Tout cela suffirait à expliquer, évidemment, le silence où se réfugient nombre de praticiens. Le problème, cependant, c'est que la cure n'avancera pas si l'analyste n'intervient jamais. Il est au moins censé, par exemple, formuler quelques interprétations qui achemineraient son patient vers la reconnaissance de son propre désir. Or toute interprétation, de quelque façon qu'elle se formule, peut être entendue, par l'analysant, comme renvoyant, non pas à son propre désir inconscient, mais à une préférence subjective de son analyste. Alors que faire ?

ASSUMER LE DIALOGUE ?

Peut-être convient-il, d'abord, de relever que quelque précaution que nous prenions, l'analysant a toujours la possibilité de prêter, à son analyste, un avis sur ce qu'il dit et sur ce qu'il fait, une prise de position qu'il voudra alors suivre ou à laquelle, au contraire, il voudra s'opposer.

Les meilleurs praticiens ont pu nous le dire : nous devons toujours prendre garde aux formulations que nous employons, parce que nos analysants ne manqueront pas d'interpréter, dans un sens ou dans un autre, des phrases que nous pensions anodines, mais où ils entendront une indication sur ce qu'ils devaient faire ou sur ce qu'ils devraient éviter. Dans un de ses articles les plus connus, Rudolph Loewenstein rapporte ainsi la réaction d'un patient qui lui dit que son désir pour M^{me} M... a disparu depuis le jour où il lui aurait dit de ne pas renouer avec elle. Loewenstein s'étonne : il ne se souvient pas avoir dit rien de tel. « Mais si, répond l'analysant, vous m'aviez dit que j'étais *encore* fixé à elle. » Cet « encore »

n'induisait-il pas l'idée qu'il était temps de renoncer à cette liaison¹ ?

Or si c'est bien légitimement que Loewenstein s'inquiète de cet effet imprévu de ce qu'il a pu dire, il est clair en même temps que l'analyste ne peut complètement contrôler tout ce qu'il dit, mais aussi bien, d'ailleurs, tout ce qu'il indique sans le savoir à travers d'infimes modifications de son attitude. Si l'analysant ne prêtait attention qu'à ce que nous disons, nous pourrions en effet croire qu'il nous suffit de ne rien dire. Mais l'analysant, parce qu'il a besoin d'une orientation ou d'une réassurance, peut toujours la chercher dans le moindre geste, la moindre mimique. Et il peut aussi, bien entendu, associer à ce qu'il pense percevoir, l'indice d'un rejet. Le psychanalyste l'a accueilli, pense-t-il, avec un visage sévère. N'est-ce pas le signe qu'il désapprouve la décision dont il lui a fait part la fois précédente ?

Ainsi vaut-il mieux admettre que ce qui se passe dans une cure ne peut être conçu comme une parole, celle de l'analysant, qu'il conviendrait de confronter à une non-réponse censée l'inciter à poursuivre et à continuer à se questionner. L'analyse ne se définit pas comme un suspens du dialogue, mais comme l'introduction d'un dialogue différent, où chaque mot, chaque geste, et en particulier les mots et les gestes de l'analyste prennent un sens plus fort. C'est d'ailleurs dans le dialogue de l'analysant avec l'analyste qu'une névrose prend forme, c'est en fonction de ce dialogue, c'est-à-dire aussi de l'engagement singulier de l'analyste dans son acte, que tel ou tel élément prendra ou non une place prépondérante. Cela nous donne une responsabilité particulière, qu'il nous faut bien assumer.

1. R. Loewenstein, « Remarques sur le tact dans la technique psychanalytique », publié dans *Figures de la psychanalyse*, n° 15, 2007. Voir aussi là-dessus R. Chemama, C. Lacôte-Destribats, B. Vandermersch, *Le métier de psychanalyste*, Toulouse, érès, 2016.

2

De quoi s'agit-il dans les entretiens préliminaires ?

S'il s'agit vraiment d'introduire un dialogue de type différent, il est clair que la question est présente, dans notre esprit, dès les premiers entretiens. Mais quelle forme ceux-ci prennent-ils généralement ? Lorsque quelqu'un nous demande une psychanalyse, nous le recevons d'abord en face-à-face, pendant une période généralement assez courte. C'est ce que nous appelons les entretiens préliminaires. Quel est leur but ? Il importe de s'en faire une idée aussi précise que possible, d'autant qu'ils peuvent nous enseigner quelque chose sur le dialogue analytique.

LA PSYCHANALYSE EST-ELLE RÉSERVÉE À UNE ÉLITE ?

Je ne m'arrêterai pas trop, cependant, sur l'utilité qu'on leur a supposé durant une longue période, celle de renseigner le thérapeute sur « l'analysabilité » de la personne qui venait le consulter. Le lecteur qui voudra en savoir davantage sur ce

point pourra se reporter à un livre qui fit longtemps autorité, *La psychanalyse d'aujourd'hui*¹. Après une très courte préface, le premier texte de cet ouvrage est consacré aux « indications et contre-indications de la psychanalyse ». Les auteurs (S. Nacht et S. Lebovici) s'y préoccupent surtout, visiblement, de savoir à qui il vaut mieux déconseiller une cure.

Ils préconisent ainsi un véritable interrogatoire, qui sera destiné à déceler tout ce qui pourrait empêcher la réussite d'une analyse. Les obstacles, selon eux, peuvent se situer du côté du diagnostic clinique, mais également du côté de la « structure du moi » de la personne qui vient consulter.

La question du moi pourrait ici susciter une discussion théorique essentielle, mais celle-ci, en ce début de livre, ne peut être menée très loin. Disons simplement que les auteurs distinguent un moi dans lequel l'angoisse est liée à la « peur du surmoi », et un moi qui est faible par rapport aux instincts. Dans le second de ces cas, l'analyse n'est pas recommandée, sans doute parce que les auteurs ne remettent pas en question un idéal de la bonne santé psychique qui reposerait sur un contrôle des instincts par un moi fort. Mais les psychanalystes ont-ils vraiment à maintenir cet idéal, qui est bien contraignant, et qui dans la réalité ne se réalise que de façon provisoire et artificielle ?

En ce qui concerne la question du diagnostic, les auteurs estiment que très peu de cas cliniques devraient orienter vers une psychanalyse. Nombre de pathologies peuvent en effet, selon eux, la rendre impossible, ou trop difficile : ils impliqueraient trop de sacrifices – en matière de temps mais aussi en matière financière – pour qu'il soit raisonnable de la proposer. On notera que dans les faits cela revient à promouvoir l'idée que la psychanalyse est réservée à une élite, celle de névrosés conscients de leur difficultés et qui ont la possibilité de la mener sur une longue période, du fait par exemple de leur milieu social. S'il ne s'agissait alors que de montrer la prudence

1. S. Nacht (sous la direction de), *La psychanalyse d'aujourd'hui*, Paris, Puf, 1956.

de sens, Safouan relève que, dans le texte du rêve manifeste rapporté par Freud, l'auberge est censée se trouver dans la rue X, ce qui, dit le rêve, est inexact. Dès lors, à l'analysant trop pressé d'affirmer que l'auberge de son rêve est en réalité un sein, il conviendrait de faire remarquer qu'il s'agit d'une auberge, oui, « mais comme il n'en existe pas en réalité ».

Je dois dire que les deux pages que Safouan consacre à l'analyse de ce rêve m'ont beaucoup éclairé quant au statut de l'objet pour la psychanalyse, beaucoup plus en tout cas que ne le firent par la suite nos ritournelles habituelles sur l'objet perdu, beaucoup plus même que nos élaborations théoriques et topologiques sur l'objet *a*. Et j'ajouterai que depuis ces deux premiers livres que je cite, je n'ai pas cessé, dans mes lectures de Safouan, de donner la première place à ce qu'il nous démontre concernant la pratique analytique, à ses indications si souvent appuyées sur une attention précise à la langue, prise surtout à partir de la fonction poétique, puisque c'est la fonction poétique qui éclaire au mieux notre pratique. C'est elle en particulier qui nous évite de tomber dans une célébration de la perte de l'objet, ou de la limitation de la jouissance, là où celles-ci sont en réalité inscrites dans le fonctionnement même du langage⁵.

5. Je ferai ici une remarque qui prolonge quelques questions que j'ai pu poser dans le cours de ce livre. Cette remarque concerne la jouissance. À propos de celle-ci, nous répétons souvent la formule suivante de Lacan : « Toute formation humaine a pour essence, et non pour accident, de refréner la jouissance. » Cela se trouve dans l'« Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2003. Nous la prenons généralement pour une prescription, en imaginant que Lacan préconise de refréner ce qui irait contre notre appétit de satisfaction et notre laxisme contemporain. Il suffit cependant de lire la phrase qui précède pour voir que ce qui limite la jouissance, dans le texte de Lacan, c'est tout simplement le principe de plaisir. « Le principe de plaisir, dit-il, c'est le frein de la jouissance. » Autrement dit ce qui limite la jouissance, c'est tout simplement ce qui pousse à diminuer la tension. Cela fonctionne en nous de façon ordinaire, sans nul besoin qu'on le prescrive. Mais nous oublions cela, et nous transformons la pensée de Lacan en morale du renoncement.

POST-SCRIPTUM II

Je pourrais solliciter davantage ce texte sur l'interprétation, et reprendre en particulier ce que Safouan y dit à propos du proverbe, puisque c'est à partir de cela que j'ai écrit un de mes premiers articles psychanalytiques. Mais est-ce bien nécessaire ? Les textes que j'ai cités, déjà, montrent suffisamment que Safouan était vraiment, profondément, intimement, un psychanalyste, ce qui est moins courant qu'on ne le croit parfois.